

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 20 (1952)
Heft: 5

Artikel: Les ambassades
Autor: Marnier, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568743>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Juan le regardait en souriant, désarmé par tant de naïveté, amusé à l'idée que cette brave canaille de Léporello voudrait sans doute mettre à profit pour lui-même le Secret qu'il lui réclamait, mais, incontestablement, Juan était de bonne humeur, tout prêt à l'une de ces imprudentes sincérités auxquelles le caprice d'une heure nous pousse quelquefois!

«Comment je me suis fait aimer de toutes les femmes, Léporello, tu veux le savoir?...» et un sourire étrange passa sur les lèvres de Juan, un sourire où il y avait du ciel et un peu d'enfer, et comme une tristesse insoupçonnée. «Sauras-tu au moins te taire si je te le révèle?... Eh bien, Léporello, écoute-moi, si je suis parvenu à me faire aimer de tant de femmes, de toutes les femmes, comme tu dis, c'est que je n'en ai jamais aimé aucune.

La voix de don Juan n'avait jamais tressailli d'un accent aussi sincère.

— Jamais, tu entends, au travers de ces surprenantes aventures que le monde n'oubliera pas, jamais mon cœur n'a battu la plus petite fois! Pour être aimé d'un sexe, il ne faut pas l'aimer. Je n'ai aimé qu'une fois, Léporello... Un garçon de mon âge, ce brun Gonzalvo qui est mort, et dont tu as admiré le portrait dans un cadre d'émeraudes. Lui seul m'a fait sentir ce que c'est que l'amour... Mais tu comprends quelle force alors pour vaincre les autres! Quelle victoire sûre dans le combat où l'on ne saurait être blessé, où l'on ne peut jamais être atteint!...»

Un silence passait entre eux. De sa main blanche, cette main que tant de reines avaient couverte de baisers, don Juan caressait un bracelet de turquoises sur la table laquée d'or. Son regard vague de vainqueur vaincu s'en allait vers toute cette vie mystérieuse d'amour que son orgueil l'aurait empêché de vivre. Et Léporello déçu ne saurait jamais si don Juan lui avait dit une boutade... ou la vérité.

Les Ambassades

Séduit par une publicité préliminaire bien orchestrée, je me suis empressé de lire dès sa parution le dernier ouvrage de Roger Peyrefitte.

Consacrée par le prix Renaudot attribué à ses «Amitiés particulières», la réputation d'écrivain de M. Peyrefitte n'est plus à faire. Elle est solidement établie et, surtout, pleinement méritée. Pourtant, une fois la dernière page des «Ambassades» tournée, j'ai ressenti, je ne dirai pas un sentiment de déception, mais comme une espèce d'insatisfaction, d'appétit inassouvi. Oui, c'est bien cela, je suis resté sur ma faim, si j'ose ainsi m'exprimer. Que l'on me comprenne bien: je ne m'attendais nullement à l'exposé de détails piquants sur la vie des diplomates, fussent-ils en mission à Athènes!

D'aucuns pensaient peut-être que, retrouvant dans «Les Ambassades» l'un des personnages principaux des «Amitiés particulières»: Georges de Sarre, celui-ci, devenu grand, avant passé l'âge des sentiments platoniques,

avouerait des désirs plus précis et, même, des vitcoires très.... grecques. Or, il n'en est rien et c'est très bien ainsi. M. Peyrefitte ne se cantonne pas dans le genre «amitiés particulières». «L'Oracle» et «La mort d'une mère» en sont la preuve. Encore que ces deux ouvrages, de même que «Les Ambassades» d'ailleurs, ne soient pas exempts d'allusions à l'amour qui n'ose pas dire son nom. Mais, cela n'est pas suffisant pour nous permettre de ranger Roger Peyrefitte dans telle ou telle catégorie d'écrivains. Qu'il soit loué de n'avoir fait aucune concession à la facilité en faveur de certain public toujours friand d'aventures scabreuses, et même du public, tout court.

La parution de ces aventures diplomatiques avait été annoncée à grands coups de clairon. L'on nous prédisait des révélations sensationnelles et, à en croire, cette bruyante réclame, chaque membre ancien ou actuel de l'illustre corporation, souffrait d'insomnies terribles, anxieux de savoir à quelle sauce il serait mangé! Enfin, le jour J paraît et avec lui ces «Ambassades», acte d'accusation tant redouté des uns, impatiemment attendu des autres. Un grand silence règne, qui devrait être propice à la parfaite écoute de l'explosion de la bombe annoncée. On n'entend rien, tout au plus un petit bruit de pétard... Sans doute, quelque gamin du quartier qui s'amuse à tirer des coups de pistolet à amorces!

Du coup, MM. les Diplomates retrouvent l'appétit, le sommeil et l'usage de toutes leurs facultés. Et nous? Nous? Eh bien! je l'ai dit plus haut, nous restons sur notre faim!

M. Roger Peyrefitte s'est surtout payé la tête de ses anciens collègues. Il s'est ménagé un agréable divertissement en écrivant son livre qui ne contient rien d'autre que des potins. Potins d'ambassades, bien sûr, ce qui les place tout de même un peu plus haut que de simples potins de n'importe quelle loge de concierge!

Que M. Peyrefitte ne m'en veuille pas si, par hasard, ces lignes lui tombent sous les yeux. Cette «critique» n'est pas méchante et, malgré mes réserves, je reconnais que son livre est divertissant par son côté anecdotique, quoique d'un intérêt assez relatif pour les simples pékins que nous sommes et auxquels, en définitive, il a été destiné. Bien mieux, j'irai jusqu'à en recommander à chacun la lecture s'il veut passer quelques agréables instants. «Les Ambassades» est très bien écrit et se lit un peu comme un roman d'aventures. Chaque lecteur, adepte ou non des «amours grecques» y trouvera son plaisir.

Philippe Marnier.

Jeunesse de France et Homosexualité

par André Romane

Il n'est pas nécessaire, je pense, d'être éducateur pour s'intéresser à la jeunesse et vouloir connaître son attitude actuelle vis à vis de l'homosexualité.